

## Études littéraires africaines

WATSON Stephen, *Le Chant des Bushmen IXam. Poèmes d'un monde disparu*, traduit de l'anglais par Madeleine Longuenesse, Paris, Karthala, coll. Contes & Légendes, 2000, 109 p.



Jean Sévry

Numéro 13, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041808ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041808ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Sévry, J. (2002). Compte rendu de [WATSON Stephen, *Le Chant des Bushmen IXam. Poèmes d'un monde disparu*, traduit de l'anglais par Madeleine Longuenesse, Paris, Karthala, coll. Contes & Légendes, 2000, 109 p.] *Études littéraires africaines*, (13), 58–61. <https://doi.org/10.7202/1041808ar>

temps primordiaux", c'est de là que lui vient la fluidité de son récit et son goût des métamorphoses. C'est depuis ce lieu qu'il observe le monde.

Le quatrième chapitre interroge le statut de la parole initiatique à partir du récit d'une double quête dont l'une parvient à la vision ultime après avoir connu les épreuves de la cécité. Enfin, le dernier chapitre ouvre sur un dépassement de la narration par l'entrée dans la contemplation d'où toute action est exclue.

L'ouvrage de Sory Camara ne supporte pas une lecture rapide ou distraite. Le parti-pris méthodologique ne lui permet pas de faire de concession au lecteur. Celui-ci devra accepter de se laisser à son tour entraîner par la parole mandingue, sans trop savoir où il va. C'est la faiblesse de ce livre, mais pour celui qui accepte de jouer le jeu, c'est une grande force.

■ Xavier GARNIER

■ WATSON STEPHEN, *LE CHANT DES BUSHMEN IXAM. POÈMES D'UN MONDE DISPARU*, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MADELEINE LONGUENESSE, PARIS, KARTHALA, COLL. CONTES & LÉGENDES, 2000, 109 P.

En 1991, un bon poète et critique sud-africain publie *The Return of the Moon, Versions from the IXam* (Cape Town, the Carrefour Press). En fait, la même année, nous avons eu droit à une autre édition de ce recueil de poèmes IXam, aux USA : *Song of the Broken String: Poems from a Lost Oral Tradition* (New York, Sheep Meadow Press). Dans l'édition américaine (c'est celle retenue par Karthala), nous trouvons, en plus des poèmes de Watson, des extraits des cahiers de Bleek. Dans l'édition sud-africaine, nous ne trouvons que des commentaires, à dominante ethnographique, de Watson. Ceci n'est pas fait pour simplifier la question... Toujours est-il que le livre de Watson crée alors un certain remous car on a tout fait dans ce pays pour étouffer un véritable scandale : le génocide des IXam. Il fallait un certain courage politique pour publier un tel livre dans ce qui était encore un contexte d'apartheid. Comme le dit Watson dans sa préface (pp. 14-15) : "Il ne reste personne au monde capable de parler la langue des IXam. Cela suffit à évoquer l'ampleur de la destruction qu'on leur fit subir - elle fut en réalité totale. Mais heureusement (faits que Watson rapporte également dans son introduction), vers 1850, un linguiste allemand, Bleek, arrive en Afrique du Sud. Après avoir travaillé sur la langue des Zoulous sous la direction de l'évêque Colenso, il découvre l'existence de la culture déjà bien meurtrie des IXam. Il obtient du gouverneur du Cap la permission de prendre trois hommes à son service alors qu'ils purgeaient une peine. Aidé par sa belle-sœur Lucy Loyd, il va collecter vers les années 1860 pas moins de 12 000 feuillets, en incitant ses nouveaux serviteurs à dérouler devant lui leurs talents de conteurs. On a donc là un document exceptionnel, le seul qui nous reste d'une civilisa-

tion maintenant disparue. Watson entend en faire bon usage, d'où ce livre.

Ces textes sont d'une grande beauté. Le choix proposé par Watson est des plus variés, allant de récits mythiques comme "Celle qui créa la Voie Lactée" (pp. 41-42) à une scène de la vie quotidienne, celle d'une vieille à qui l'on ne pouvait rien offrir et que l'on laissa à son triste sort : "La vieille femme abandonnée" (p. 60). Peu à peu, nous découvrons des pans entiers de cette culture. Mais si certains de ces textes se font l'écho d'une antique oralité, d'autres rapportent (nous sommes au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) le drame culturel que vivent ces hommes déracinés, et qui sont en train de perdre leur identité, ce qui apparaît bien dans "Quel est ton nom ?" (p. 85) ou dans le "Chant de la corde brisée" (pp. 77-78) : "Parce que/ la corde s'est brisée,/ je sens ce pays/ comme s'il s'étendait/ vide devant moi ;/ notre pays a l'air/ comme étendu/ à la fois vide devant moi,/ et mort devant moi".

On pourrait se contenter de se laisser aller au plaisir de cette poésie, et s'attendrir devant tant de beautés et "d'authenticité", pour employer un terme à la mode. Mais, quitte à gâcher le plaisir du lecteur, je pense qu'il faut mettre un certain nombre de choses au point. Car la version de ce "poème" que nous propose Watson n'a pas grand-chose à voir avec son original, un récit plus ou moins décousu, en prose, qui comporte des beautés d'un type bien différent. Watson, d'ailleurs, ne fait pas mystère de ses manipulations du texte, avec une candeur qui prouve qu'il n'est guère au fait des problèmes que pose ce genre de récits pour un traducteur-transcripteur. Voici quelques-unes de ses perles : "En dehors de l'intérêt que seuls y portent les anthropologues et autres chercheurs universitaires, les richesses étonnantes que contient la collection Bleek et Lloyd pourraient tout aussi bien ne pas exister. J'ai donc cherché à donner vie aux paroles des narrateurs, de telle manière qu'ils puissent nous parler, à nous qui vivons à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle [...] Inévitablement, bon nombre de ces poèmes sont des "imitations"... plutôt que des traductions mot à mot" (pp. 15-16). "Pour permettre de comprendre ce texte, j'ai dû élaguer, rajouter, remodeler, et, chose tout aussi importante, en recréer la vision (p. 17). Traduire, c'est littéralement opérer une résurrection linguistique" (p. 18).

Nous voilà prévenus ! Reconnaissons-le, Watson fait preuve malgré tout de quelque honnêteté, ainsi lorsqu'il confronte une partie de "son" poème (pp. 16, 18-19) à des bribes du texte des informateurs de Bleek. Pourtant, l'auteur aura beau nous dire que sans lui, ce texte serait encore en train de moisir sur les étagères de la bibliothèque du Cap, on peut considérer qu'il s'agit là d'une véritable trahison, et conseiller à son auteur de relire Vansina (voir à ce propos, *De la tradition orale : essai de méthodologie historique*, Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, 1961 ; il aurait pu également consulter avec profit : Finnegan, Ruth, *Oral Literature in Africa*, London, Oxford University Press, 1970, un classique du genre).

Ce *Return of the Moon* (bien traduit en français) peut donner envie de s'intéresser aux oralités pré-coloniales, mais en la matière, c'est un marché de dupes, car ce texte pourrait être qualifié de faux littéraire. Ce texte a été littéralement occidentalisé et "colonisé" l'auteur, ce qui est un comble. On peut, ceci dit, apprécier les talents de poète de Stephen Watson, mais en ce cas, rendons à César ce qui lui appartient.

En 1996, sous la direction de J. Deacon et T. Dowson, paraît *Voices from the Past, !Xam Bushmen and the Bleek & Lloyd Collection* (Johannesburg, Witwatersrand University Press, 1996). Watson n'a retenu des liasses de Wilhelm Bleek et de Lucy Lloyd que les récits de trois informateurs, bases sur lesquelles il fait reposer son recueil. Or, il y en eut davantage, ce dont il ne dit mot : au moins six, dont une femme. Nous en apprenons plus sur la façon dont se déroulaient les séances d'enregistrement : les informateurs récitaient leur texte au ralenti et le dictaient à Bleek, puis plus tard à Lucy Lloyd, qui les recopiaient mot à mot, ce qui leur prenait un temps considérable. Soyons juste : à l'époque, on ne pouvait et on ne savait pas faire mieux. Les informateurs se voyaient ainsi imposer un rythme et un mode de narration qui n'étaient pas du tout le leur. Connaissant par ailleurs les sentiments chrétiens de nos chercheurs (Bleek était le fils d'un théologien prussien, Lloyd la fille d'un pasteur victorien), ils ont sans doute censuré dans leurs propres récits tout passage qui aurait pu choquer la sensibilité de ces hôtes qui les avaient arrachés à la prison. On retrouve ici une difficulté typique de la collecte d'une oralité : les conditions de l'enregistrement et de la transcription sont très déterminantes pour les informateurs, et trop de filtres se mettent alors en place pour que l'on puisse parler, même à ce niveau de restitution d'un texte, de fidélité. Beaucoup plus tard, Margaret Mead connaîtra de semblables déboires qui resteront marqués dans les annales de l'ethnographie (voir l'étude de Derek Freeman, *Margaret Mead and Samoa, the Making and Unmaking of an Anthropological Myth*, London, Penguin Books, 1985 ; elle avait, entre autres, ce qui est une situation assez similaire, utilisé comme informateurs des convertis, employés comme domestiques chez le pasteur où elle était elle-même logée). Et quand on consulte ce que Watson aurait appelé (comme si cela pouvait avoir le moindre sens, linguistiquement parlant) les traductions "mot à mot" proposées par Lloyd et Bleek, il faut reconnaître que leur lisibilité n'est pas chose aisée. Voici, à titre d'exemple (Deacon & Dawson, p. 144), le récit de "=/Kagara et !Haunu qui se livrèrent un combat avec des éclairs". =/Kagara veut récupérer sa cadette chez son mari, !Haunu. Dans cette histoire très brève et pleine de mystère, les deux hommes échangent leurs pouvoirs magiques. Nous sommes très loin de la "poésie" de Watson. "Ils marchèrent côte à côte, ils étaient très en colère. !Haunu avait l'intention de frapper =/Kagara de ses éclairs afin de le faire disparaître. Or =/Kagara était un homme fort, aussi continua-t-il à parer les coups du jeune mari de sa sœur cadette, !Haunu. Et le jeune mari de sa sœur lui lançait également

des éclairs, il lançait des éclairs à son beau-frère. Puis, à la dérobée, il envoya un éclair sur le mari de sa sœur cadette, un éclair noir, et lui, avec cet éclair, il le fit disparaître./ C'est ainsi que mourut le mari de sa sœur cadette ; et lui, pendant ce temps, il continuait de lui envoyer des éclairs, tandis que =/Kangara lui enveloppait la tête dans un filet, et s'en revenant, il arriva à la maison".

Si l'on se souvient que les liasses collectées par Bleek et Lloyd sont tout ce qui nous reste de la culture disparue des /Xam, on ne peut que leur vouer de la reconnaissance, compte tenu du fait qu'à cette époque, comme je l'ai déjà dit, on ne pouvait faire mieux. Mais que penser, finalement du *Chant des Bushmen/Xam* de Stephen Watson ? À vous, maintenant, de juger.

■ Jean SEVRY